

tions de sexualité, etc. L'ingéniosité du créateur de la série consiste en ce qu'il a su créer un monde métaphorique représentant l'Amérique moderne, se fondant sur une narration étonnamment cohérente et des interprétations convaincantes.

Intégrant des points de vue de chercheurs parfois convergents, parfois opposés, et mobilisant des aspects différents de l'énonciation télévisuelle, cet ouvrage est une contribution utile au chantier ouvert sur l'œuvre télévisuelle et à celui de la construction de l'auteur. L'entretien du metteur en scène Maurice Frydland par René Gardies – qui fait office d'épilogue – donne la parole à ceux qui étaient l'objet du colloque. La réponse de Maurice Frydland – qui est passé du reportage/documentaire à la réalisation des fictions – à la question de savoir qui est l'auteur à la télévision s'inspire de François Truffaut qui expliquait que l'auteur est celui qui fait la synthèse ; ce qui suggère qu'il est le metteur en scène. De quoi relancer le débat...

**Ioanna Vovou**

Université Paris 13/CÉISME, université Paris 3  
ioannav@wanadoo.fr

**Laurent GERVEREAU, *Inventer l'actualité.***

***La construction imaginaire du monde par les médias internationaux.***

Paris, Éd. La Découverte, coll. Cahiers libres, 2004, 168 p.

Laurent Gervereau, qui a déjà publié de nombreux travaux dédiés à l'analyse des images, livre ici un « ouvrage de mesures » (p. 25). S'appuyant sur les données recueillies par le « Baromètre européen des médias » (BEM) – à l'origine duquel se trouve « imageduc », site d'un programme d'éducation à l'image subventionné par la Commission européenne –, l'auteur rend compte des configurations événementielles dans les journaux télévisés et à la une des grands journaux de sept pays : les États-Unis, l'Algérie et, en Europe, l'Allemagne, l'Espagne, la France, le Royaume-Uni et l'Italie. En préliminaire de son exposé, Laurent Gervereau énonce le postulat suivant : les grands médias d'information disposent des moyens matériels et symboliques d'imposer aux publics leurs propres

catégories d'entendement des événements internationaux (p. 34) ; il importe donc, plus que jamais, d'identifier les contenus que diffusent ces opérateurs du sens commun.

L'auteur infère essentiellement trois tendances du panorama statistique dressé par le BEM durant l'année 2003 et 2004. Premièrement, il démontre l'existence, dans les grands médias d'information, de l'« imperium d'un regard » (p. 63) : en dépit de quelques modulations spécifiques dans chaque pays, il confirme la prédominance d'une couverture parcellaire, « grégaire » (p. 13), essentiellement focalisée sur les événements de l'actualité nationale (ainsi, en France, les journaux télévisés « franco-centrés », p. 110), d'une perception locale des événements internationaux (pour désigner cette tendance, Laurent Gervereau emploie l'image d'un « comptoir [de] café sur orbite », p. 80) et d'un « point de vue » uniforme et totalisant qui postule la primauté de l'Occident – et des États-Unis en particulier – sur le reste du monde (p. 58, p. 111). Deuxièmement, l'auteur montre que cette uniformisation du cadre de focalisation et, partant, de l'ordre référentiel, mutilent grandement l'information internationale : la mainmise occidentale de l'information ne peut ériger un événement en temps fort – repris souvent par l'ensemble des médias – sans, en contrepoint de l'amplification qu'elle en fait, soustraire irrémédiablement d'autres événements, d'autres conflits ou d'autres pays à l'attention du public. Il s'ensuit qu'un monde façonné par des réalités multiples, moins saillantes peut-être mais tout aussi – sinon plus – pertinentes, reste effectivement passé sous silence. Néanmoins, l'auteur distingue la presse écrite qui « apporte une offre autonome » (p. 41) et « forme un complément essentiel à la diversification de l'information » (p. 44)... Troisièmement, le traitement de l'actualité subit un rétrécissement informationnel. Laurent Gervereau évoque le règne de « l'information-pub », généralisation de « formats » (p. 66) qui ne permettent pas aux professionnels de restituer les mouvements de fond qui traversent la société, ni au public de se construire des repères fiables susceptibles de l'orienter adéquatement ; et banalisation

d'une certaine façon de faire du journalisme qui pare au plus pressé et s'abandonne par facilité aux grilles dominantes de sélection et d'interprétation. Résultat : une information ajustée à l'air du temps qui se répand indistincte, silencieuse, sans mémoire, incapable de formuler la complexité implicitement logée dans les événements (leurs ressorts sociaux, politiques ou économiques) et qui, sous prétexte de répondre aux besoins supposés des consommateurs, fabrique une information dégradée, racoleuse, destinée au mieux à mettre au courant sans faire savoir – au risque parfois de tordre la réalité des faits.

Certains lecteurs estimeront peut-être que Laurent Gervereau, bien qu'en réactualisant les données, ne fait que répéter un argumentaire sans originalité. Ils lui reprocheront également le choix d'une méthode de type morphologique qui, en se limitant à une description quantitative et taxinomique des contenus manifestes – même si elle tient compte des omissions –, est inapte à rendre compte des discours et de leurs significations, des présupposés culturels ou politiques pourvoyeurs d'idéologie qui leur sont constitutifs, des représentations symboliques qui s'y projettent et des rapports sociaux qui les sous-tendent ; inapte, par conséquent, à dégager de vraies problématiques. On peut encore déplorer le choix délibéré de ne pas faire figurer de références, de corpus de données précis et de présentation systématique et détaillée des critères de méthode et d'analyse. Néanmoins, nous retiendrons l'utilité d'un travail qui, en identifiant les différentes manières de catégoriser et de formater le monde, illustre – chiffres à l'appui – une intuition diffuse que nous sommes nombreux à ressentir : le sentiment, lorsqu'on s'informe auprès des grands médias, de passer à côté de l'essentiel.

Pour nous, le principal défaut de cet ouvrage se situe ailleurs : l'auteur fait paradoxalement coexister, au sein de son propos, l'inventaire exemplifié des problèmes et un discours de légitimation. Ainsi, lorsqu'il doit évoquer les déterminations de ce qu'il nomme l'« information minoritaire », se borne-t-il à dénoncer une

multiplicité de déficiences sans jamais les concevoir comme des formes sociales : le poids des « habitudes » ou du « panurgisme » (p. 64), le manque de « tempérance » (p. 120) ou de « repères de culture générale » (p. 94), le « repli sur l'intime » (p. 53), les « attentes » du public (p. 104), une « pensée formatée » (p. 66) ou encore « l'aveuglement collectif » (p. 9). Dès lors, Laurent Gervereau réduit une problématique sociologique à une double figuration : la première est morale et élude le poids des déterminations économiques pour privilégier au bout du compte, comme garant du ressaisissement espéré, un volontarisme d'ordre individuel ; la seconde est connexe à la précédente : issue d'une croyance libérale et technicienne qui réduit le déficit de pluralisme à une déficience instrumentale, elle amène l'auteur, faisant totalement abstraction des développements récents de la recherche, à fonder ses espoirs de « révolution mentale » (p. 151) contre « l'esprit de clocher » (p. 80) sur la concurrence que l'internet – « puissant vecteur de liberté » (p. 46) et « formidable outil de démocratie directe » (p. 155) – pourrait exercer sur les autres médias en les obligeant à diversifier leur offre informationnelle...

La volonté de démystifier l'actualité, de mettre en évidence les carences des médias d'information et d'« aider à la transformation des pratiques » (p. 22) ou de la « manière de regarder le monde » (p. 66) – ne serait-ce qu'en proposant aux journalistes des « axes déontologiques » (p. 141) – aurait dû inciter l'auteur à moins de réticence critique et à une plus grande rigueur conceptuelle. Aussi l'ouvrage ne convaincra-t-il pas toujours les étudiants ou chercheurs qui projettent de situer leur critique des médias contemporains dans une perspective scientifique. Cependant, parce qu'il est vif et factuellement informatif, il intéressera probablement tous ceux qu'animent des questionnements sur la définition médiatique du monde et, au-delà, sur l'hégémonie grandissante d'un minimalisme informationnel au service du marché.

**Lucas Dufour**

CHRIME, université Paris 3  
lucasdufour@yahoo.fr